

L'ANCIEN GUIGNOL

JOURNAL POLITIQUE, SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE ET ILLUSTRÉ

Rédaction et Administration :
GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28

VENTE EN GROS

4, RUE DE JUSSIEU, 4

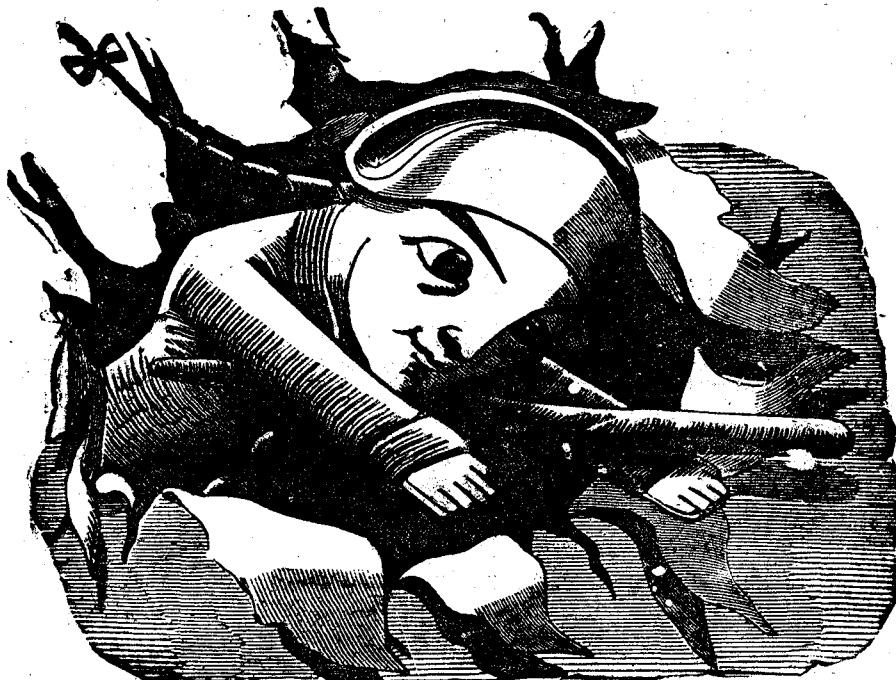
et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

à l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédaction et Administration :
GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28

ABONNEMENTS

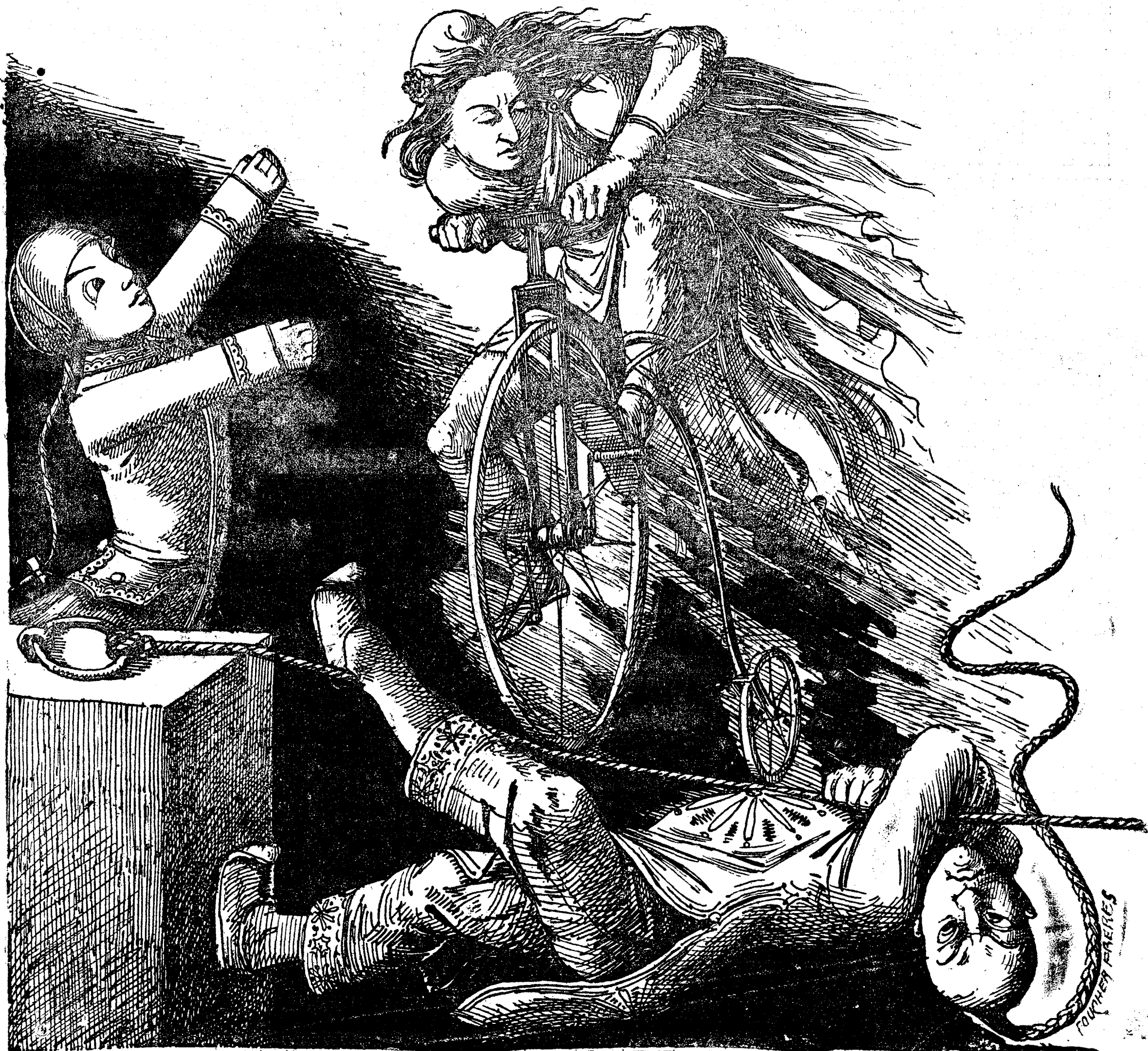
	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements.....	8 fr.	15 fr.

Etranger, port en sus

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

LE TONKIN



LA GUERRE



Brr, là là, où est mon fusil ? Ces mots : *la guerre*, me font faire phelip, je sens mon sarsifis que tressaute et la raie de ma moëlle pépinière n'en sue autant que la fontaine des Trois-Cornets.

Pauves gones, j'ose pas piailler, ma bavarde n'en claque dans mes palettes et mes chayottes font autant de bruit que le lissioir que passe sus la façade pour enlever les bourrons et les impanissures.

La guerre ! Est-ce ben guieu possible qu'on ose y repenser, Nôs pauvres frères martyrs sont n'encore chauds dans leurs tombes, et gn'a de gensses que parlent de guerre,

Voyez-y les grands papelards jornaliseurs impolitiques ; tous racontent que la Moltke n'a z'été en Italie pour donner de conseils à nos anciens amis que nous montrent aujourd'hui des dents qui ont toujours fait plus de bruit que de besogne. Y voudraient mordre la main qui les a secourus quand y n'étaient tout petits et pauvres.

D'un aute flanc, on dit que les jolis Purschiens fabriquent toujours de canons, de fusils, de sabres et céleri et célera, tout comme si y devaient nous envaler. Et pis céusses qui viennent de traverser l'Allemagne pour aller voir les Russiens, racontent que les compatriotes de M. de Biscrack jouent aux soldats tout le temps et qu'on ne voit que d'uniformes.

Faut que vous sachiez, les gones, que ce n'est pas la favette de me torcher que me fait vous dire ça ; vous savez que quand y s'agit de cogner, je sis là parmier mimero.

Ah ça, mais, est-ce que ces Messieurs les Purschiens n'ont la prétention d'être n'infailibles comme le pape ? Ou ben est-ce qu'y prendraient goût à la sauce.

Je crois véritablement que c'est pace qu'ils nous ont fait n'abouler de mille liards sans presque de peine, y s'étaient n'entendu avé Bazaine et d'autes que valaient pas mieux et à parsent y se disent : mais si nous arrecommencions ?

FEUILLETON

VIVE LA RÉVOLUTION

JACQUES BONHOMME. — C'est cependant vrai, M'sieu le curé, que depuis quelques années l'instruction des enfants a changé.

LE CURÉ. — Oui, en mal.

JACQUES. — Par ma foi, ce n'est pas mon avis et j'ai raison.

LE CURÉ. — En vérité ! Vous jugez sans doute par les progrès que fait votre fils, M. Gros-Jean.

JACQUES. — Eh, par quoi et par qui voulez-vous donc que je juge, si ce n'est par les choses que j'ai chaque jour sous les yeux.

LE CURÉ. — Oh, vous verrez qu'un jour, qui n'est pas loin, peut-être, le rejeton de M. Jacques Bonhomme aura la prétention d'en remonter à son curé.

JACQUES. — Pourquoi pas ? Gros-Jean n'aura appris que du français, soit ; vous aurez sur lui l'avantage de savoir un peu de latin, et encore ce latin-là exhale un goût de sacristie qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Voui, c'est p't'être leur z'idée, mais faudra pourtant pas croire que ça serait toujours la même chose ; que diable ! y gn'a de moments où le vent change de flanc.

Et pendant que les t'amis à M. de Bisquemal essaieraient d'allonger la patte du côté de la Champagne et de la Franche-Comté, les Itayens voudraient nous mordre les mollets. Oh, là, là ! Doucement, si vous plaît, signor Macaroni, on ne va pas tant vite que ça, mon pauvre vieux. Faudrait faire réflectance, que nous ne sons plus avec Bonaparte et ses grands petits généraux. La France n'est redevenue une grande nation et à parsent y serait pas si facile que ça de la réduire.

Et puis, disez donc, qui sait s'il ne se trouvera pas dans les rangs de l'armée des hommes que valent les généraux de la première République, d'aussi patriotes, d'aussi braves que les Hoche et tant d'autres. C'est ça qui vous défriserait la perruque.

Si vous vous y mettez dans le toupet que quand on a vendu l'armée française à Metz, nos soldats étions content eh bien vous vous fourrez joliment le doigt dans l'œil.

Allons faut pas faire plus de potin que ça n'est nécessaire ; c'est moi qui vous y dis la chose les messieurs du Nord et du Midi : faut pas vendre la peau de la France, paceque j'crois ben qu'elle sera encore debout, quand vous serez couchés.

J'y cache pas, z'enfants que pour n'éviter la guerre, j'y donnerais toutes mes chemises et mes chaussettes pardessus le marché, paceque gn'a, pour de sur, rien sus cette terre de pus terrible et de pus barbare que la guerre ; mais, n'om d'un rat, si on vient nous chercher rogne, eh ben, tant pis pour eusses, y n'auront voulu ça qui leur arrivera de certain. J'espère qu'on tremperait à tous ces chercheurs de querelles un buyon dans le goût de soigné, oùsque y ne manquerait ni la canelle ni le muscade.

Mais de vrai, gn'a de choses qui me font piquié ! Quand on pense qu'y gn'a de jorials qui racontent que les Italiens veulent sensement se payer la Corse, Nice, la Savoie, l'Algérie et la Tunisie. Non, mais pour sur, faut pas qu'ils se gênent pendant qu'ils font le menu de leur dîner.

Malgré tout ce qu'on raconte, je ne crois pas tant que ça à la guerre : cependant s'il faut l'avaler, on fera de son mieux pour se défendre : le malheur ne sera pas toujours accroché au drapeau de la France.

JEAN GUIGNOL.

LE CURÉ. — Vraiment ! Et c'est grâce à votre science que vous pouvez vous permettre d'en parler.

JACQUES. — Oh, M'sieu le curé, vous savez bien que non. Mais, vous devez savoir aussi qu'il y a au village un homme à qui on ne peut contester qu'il y en a long dans sa caboche.

LE CURÉ. — Et qui donc s'il vous plaît : le Maire ?

JACQUES. — Ma fine, non, ce n'est pas de lui que je veux parler. Notre maire est un bon, brave et excellent homme qui a grandi dans un temps où l'on apprenait au village plus de prières que de géographie et plus de catéchisme et d'évangile que d'histoire ; cela n'est pas suffisant pour qu'il se permette de dire si votre latin est bon ou mauvais. C'est le docteur qui raconte en riant que l'on se trompe souvent dans les cantiques et les orems.

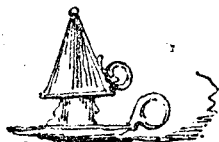
LE CURÉ. — Oui, voilà les beaux progrès que l'on fait aujourd'hui. On ne croit plus à rien ; encore faut-il que l'on s'estime bien heureux si l'on rencontre des gens qui se contentent de douter.

JACQUES. — Ah, dame, écoutez donc M'sieu le curé, depuis des siècles, du moins à ce qu'expliquent parfaitement les journaux que me lit mon fils Gros-Jean, on en a fait avaler de toutes les couleurs à ce pauvre peuple. Maintenant qu'il commence à voir un peu clair et à comprendre un brin combien on s'est fichu de lui, il renacle.

LE CURÉ. — Il ne manquait plus que les journaux ; ça devient complet.

JACQUES. — Je vous assure qu'on y dit des choses très intéressantes.

A LA CHAMBRE



Il paraît que tout en étant bien décidé à ne pas faire grosse besogne relativement à Messieurs les juges, la Chambre va quand même donner un ou deux coups d'une petite hachette dans la boutique.

Vous pouvez penser, braves gens qui me faites la gracieuseté de me lire, quels cris de paon on pousse dans les chambres du Conseil.

Il ne faut pas trop s'en étonner, car depuis tant d'années, c'est-à-dire depuis 1814, tout ce monde en robes rouges ou noires, avec ou sans vermine, comme dit mon ami Guignol, était tellement habitué à se croire chez lui et pour toujours, que la pensée seule qu'on va changer quelque chose, fait sur eux le même effet que celui produit dans une fourmière par un coup de pied bien appliqué.

Ah ! mon bon monsieur le juge, madame la jugesse et le petit jugeassau, il va falloir en rabattre.

Mais, après tout, est-ce bien certain ?

La Chambre n'y va que d'une jambe, et possible est que le Sénat n'y aille pas du tout.

CHANPAVERT.

BEUGLEZ TOUJOURS



Je n'ai qu'une sympathie d'un très faible calibre pour les expéditions lointaines entreprises par le gouvernement français : la raison principale de ma réserve, c'est mon peu de confiance dans les qualités colonisatrices de la nation dont j'ai celui de faire partie.

Nous autres, malins, nous entreprenons un tas d'affaires et ne savons en mener aucune, absolument aucune, à bonne fin.

Il est bien inutile de citer des exemples, nous en avons un coquet sous les yeux : l'Algérie, pour ne parler que de ce petit pays là ; l'Algérie, depuis cinquante-trois ans, ne nous a rapporté que des coups et des rudes notes à payer.

Mais ce qui me fait plaisir relativement à la chose du Tonkin, c'est que les Anglais poussent des beuglements à nous faire crever de rire. J'en viens donc à me faire ce raisonnement : Si l'affaire était mauvaise pour la France, John Bull ne se fâcherait pas. Il fait les quatre cents coups : allons-y, et de confiance.

Messieurs les Anglais, beuglez toujours.

COGNE-DRU.

Ça se calmera !



Voilà que déjà on n'entend plus guère parler des fureurs inquisitoriales du clergé contre les manuels Paul Bert, Compayré, etc., etc., qui sont destinés à apprendre aux enfants des écoles laïques, autre chose que les somnolentes litanies.

LE CURÉ. — Contre la religion ?

JACQUES. — Non, mais contre les abus que l'on fait de la religion.

LE CURÉ. — On insulte les ministres du culte.

JACQUES. — Je n'ai pas entendu cela. Je me rappelle seulement que l'on critique certains ministres de l'église qui oublient qu'avant tout il faut être de son pays.

LE CURÉ. — L'église est universelle ; son rôle et son droit, c'est de dominer le monde entier.

JACQUES. — C'est peut-être beaucoup.

LE CURÉ. — Ça aurait été là un fait des plus monstrueux, puisqu'il éte contraire à l'organisation sociale.

JACQUES. — Vous trouvez donc qu'il faut respecter ce que vous appelez l'organisation sociale ?

LE CURÉ. — Oh, distinguons !

JACQUES. — Comment, distinguons ?

LE CURÉ. — Assurément. On n'est tenu de respecter l'organisation sociale qu'autant qu'elle est conforme aux enseignements de l'Eglise.

JACQUES. — Ah, par exemple, ici je m'embrouille. Si j'ai bien compris les articles que l'on m'a lus, en vivant en société, les hommes sont obligés de subir la loi de la majorité.

LE CURÉ. — Jamais ! au grand jamais ! Combien de fois faudra-t-il vous répéter qu'il n'y a et ne peut y avoir d'autre loi que celle qui est imposée par l'Eglise qui représente Dieu sur la terre et dont la volonté est la règle suprême de tout.

Il faut convenir, et pour ma part j'en conviens sans me faire tirer l'oreille, c'est tout de même embêtant de voir crouler une situation qui vous donnait le pouvoir sur les esprits et vous permettait de faire des élèves, autant d'aimables ignorants, aussi abrutis qu'on pouvait le désirer.

Malheureusement, ce gueux de gouvernement qui ne vaut pas cher, aidé, que dis-je ? encouragé par le Conseil d'Etat, qui ne vaut pas mieux, s'est mis dans la tête de supprimer les appointements des fonctionnaires ensoutanés qui font trop de potin.

Où allons-nous, mes amis, où allons-nous ?

Je n'ai pas entendu parler d'un exploit nouveau de l'évêque Fulmi-Cotton, qui me semble faire long feu sous l'influence réfrigérante de la menace de supprimer le sac. On a beau être un saint, avoir à soi tout seul autant d'ardeur qu'un régiment de missionnaires chauffés à blanc, on y regarde à deux fois avant de mépriser les biens de cette terre charogneuse, au point de cracher dessus.

Eh oui, soyez-en bien persuadé, le plus fort est fait, tout va se calmer, au moins en apparence ; et croyez que c'est un rude crève-cœur que d'être obligé de se taire, quand on a tant envie de crier,

On parle du prochain départ d'un employé du pape qu'il représente à Paris auprès de M. Grévy. Je vous engage à ne pas croire un mot de cette blague-là. Ah, le Jascar est bien trip habile pour se donner à lui le tort et à nous la satisfaction de retourner auprès de son bourgeois.

Le train qui l'emporterait serait un véritable train de plaisir pour ceux qui le verraient partir.

Hélas ! nous n'avons pas la chance de pouvoir crier : bon voyage.

COGNÉ-MOU.

SIMPLE QUESTION

Tout propriétaire d'immeubles doit, à des époques déterminées, en faire blanchir les façades, les nettoyer, mettre des rampes aux escaliers, etc., etc. ; en un mot, faire toutes les réparations exigées par une bonne hygiène, afin d'éviter toute espèce d'épidémie et détruire tout foyer d'infection.

Si un propriétaire ne se conformait pas aux règlements et édits de la Voirie et de la Municipalité, contravention lui est aussitôt dressée, et s'il refusait obstinément de se conformer aux règlements, la Ville ferait faire aux frais du susdit propriétaire tous les travaux de nettoyage, recrépissage, badigeonnage et blanchiment qui lui sont imposés par la sagesse de nos édiles, l'hygiène et la salubrité publique.

Rien de mieux. Les propriétaires doivent beaucoup aux locataires.

Mais lorsque le propriétaire s'appelle la Ville de Lyon, et que les représentants de ladite ville, ceux mêmes qui forcent les autres à respecter les règlements, oublient les intérêts les plus chers de leurs locataires et les règlements édictés par eux, que faut-il faire ? A qui s'adresser pour la constatation du délit ?

La Voirie vous enverra promener ; nos conseillers municipaux répondront qu'on s'en occupera, et tout reste comme devant.

Il faudrait pourtant, une bonne fois, que ceux que nous avons chargés de nos intérêts s'en occupent. Leur négligence et leur incurie pourraient coûter cher à la Ville ou plutôt aux contribuables, dont ils doivent ménager les deniers. J'en connais qui, sous peu, attaqueront la Ville en dommages-intérêts pour la non-exécution des règlements.

JACQUES. — Eh bien, pour le moment, Dieu doit être légèrement étonné de ce qui se passe.

LE CURÉ. — Ah ! je vous crois.

JACQUES. — Ce qui a aussi quelque raison de me surprendre, c'est que pour vous défendre, votre maître ne fasse plus de miracles.

LE CURÉ. — Soyez tranquille, Jacques, soyez tranquille, ça va venir et plutôt que vous ne le pensez.

JACQUES. — Comment donc ?

LE CURÉ. — La République sera renversée ; l'étranger la menace ; le roi reviendra et avec lui tout l'édifice social, le vrai, le saint, celui qui est l'œuvre du Roi des rois sera rétabli et le salut de la France est assuré.

JACQUES. — Tiens, tiens ! Voyez-vous, ça ? Mais, dites donc, Monsieur le curé, faites-moi le plaisir de m'expliquer pourquoi Dieu, par exemple, se mettrait du côté des Italiens qui ont flanqué le pape au Vatican, contre nous qui avons toujours soutenu celui que vous appelez son représentant sur la terre ?

LE CURÉ. — Il n'appartient à personne de sonder les desseins de Dieu : il fait ce qu'il lui plaît de faire.

JACQUES. — C'est commode et pas gênant du tout. — Ah ! bah ! c'est égal : Vive la Révolution !... D'autant plus que, toujours d'après ce que disent les journaux, qui publient le compte d'adhérents de chaque religion, ce n'est pas la vôtre qui en a le plus : il s'en faut de beaucoup.

LE CURÉ. — Ce sont des mensonges et des calculs faits à plaisir pour les besoins d'une détestable cause.

Si le maire et les conseillers municipaux ne peuvent suffire à leur mission, qu'ils s'en aillent : On en trouvera d'autres.

Mais, morbleu ! qu'ils observent les lois qu'ils font si bien observer aux autres.

CADET père.

La patrie des ténèbres

APOLOGUE

Il était autrefois une île escarpée et battue par les glaces.

Une centaine de familles vivaient misérablement de chair et de sang de phoques ; habitant des huttes enfumées par la combustion du sapin, le seul arbre de ces régions désolées.

Le sol glacé produisait une herbe rabougrie, à peine suffisante à la nourriture de quelques animaux, et le ciel sombre et triste se laissait rarement traverser par les vivifiants rayons du soleil.

Un jour, les insulaires virent une gigantesque machine sur laquelle se trouvait des êtres humains, tracer un profond sillon dans la mer, chasser devant elle les glaces comme un troupeau affolé, puis disparaître graduellement dans la brume comme une vision fantastique.

Quelques jeunes gens se réunirent, et d'un commun accord ils résolurent un voyage sur cette mer immense, qui vers des bords lointains devait avoir d'autres habitants, et sans doute d'autres îles plus fortunées que la leur.

Ils s'embarquèrent sur un bateau informe, et après bien de dangers, ils furent portés dans le golfe paisible d'un rivage inconnu.

Un admirable tableau s'offrit à leurs regards, le soleil répandant à flots la lumière et la chaleur. Ils abordèrent et approchèrent avec surprise d'une immense forêt aux arbres gigantesques chargés de feuillage et de fruits.

D'innombrables oiseaux chantaient de toutes parts, et des animaux aux formes les plus capricieuses s'enfonçaient effarouchés dans l'épaisseur des taillis.

N'est-ce pas là cette patrie qu'ils avaient entrevue quelquefois dans leurs longues nuits d'hiver sous la forme d'un songe enchanté, mais fugitif, et aujourd'hui la réalité se dressait devant eux, évidente, palpable et pleine des plus riantes promesses.

Mais ceux qu'ils avaient laissés sur une terre inhospitalière, n'étaient pas là, hélas ! pour partager leurs joies ; retournons, dirent-ils chercher nos familles et nos amis, notre bonheur sera complet.

Ils retournèrent vers le pays des ténèbres et leur appel fut entendu ; une émigration presque générale s'opéra. Il ne resta plus dans ces tristes régions que les esprits obstinés, aveugles, paresseux, routiniers, semblables à ces malheureux qui, ayant passé une partie de leur existence au fond d'une prison n'éprouvent plus, même lorsqu'on leur ouvre les portes, le désir de la liberté.

Nous connaissons tous le pays des ténèbres, tous les hommes sont nés dans l'ignorance, et ceux qui ont eu le bonheur d'en sortir disent aujourd'hui à leurs concitoyens attardés, Sortez de l'ombre, montez à la lumière, à la civilisation, par l'instruction ! C'est non seulement l'intérêt de tous, de nous tous, mais il y va aussi du bonheur et de la dignité de la patrie !

GUIGNOL. 30

JACQUES. — C'est votre manière de voir, monsieur le Curé ; mais vous comprendrez bien que vous êtes intéressé dans la question. Et puis, pour en revenir à notre affaire, on vous accuse d'être très dévoué au pape de Rome qui est gouverné par les jésuites.

LE CURÉ. — Ce sont les jésuites, qui ont jeté le plus d'éclat sur le trône du successeur de saint Pierre.

JACQUES. — Je ne dis pas le contraire. Seulement, il paraît que cet éclat a coûté diablement cher à l'humanité.

LE CURÉ. — Cela était indispensable pour le salut des âmes.

JACQUES. — Voilà où justement vous n'êtes pas d'accord avec les journalistes dont je parle. Ils prétendent que, sous prétexte de salut, ce que les jésuites, les moines de toutes couleurs et les religieuses de tous ordres n'ont absolument sauvé que l'argent et les biens dont ils se sont emparés.

LE CURÉ. — Ah ! nous y voilà. En vérité, cela vous va bien de parler de ces choses. Est-ce que l'Infernale Révolution n'a pas enlevé au clergé et aux couvents tout ce qu'ils possédaient légitimement ?

JACQUES. — Oh ! légitimement ! Il faut s'entendre, monsieur le Curé. Vous savez aussi bien que personne que s'il leur avait fallu gagner tout ce qu'ils possédaient, clergé et couvent, n'auraient jamais été de gros propriétaires, il s'en faut.

LE CURÉ. — Vous ne voudriez pas que ce monde abandonnât l'autel et la prière pour aller travailler aux champs ?

Un peu de tout

Les accidents occasionnés par les armes à feu ne se comptent plus :

Un chasseur passionné, ayant machinalement accroché un fusil Lefaucheur, à une certaine hauteur, dans sa salle à manger, le clou, mal assujéti sans doute, se détacha et, l'arme meurtrière tomba si fatalement sur la tête de la belle-mère du disciple de Saint-Hubert, que la victime se trouve aujourd'hui dans un état désespéré.

A ce propos, les commères du quartier font courir les bruits les plus malveillants et laisseraient croire à une tentative d'assassinat avec préméditation, à cause de la mauvaise intelligence qui régnait entre la belle-mère et son gendre.

Ces racontars fâcheux tombent d'eux-mêmes, par la raison bien simple que le gendre, dont la conduite est des plus édifiantes, lisait régulièrement, tous les soirs, à sa belle-mère, six pages du Nouveau-Testament, accompagnés de la prière en commun et des Litanies de la Sainte-Vierge.

Tel père, tel fils. A notre époque de développement artistique, nous sommes heureux d'enregistrer la nouvelle suivante :

Un peintre distingué de notre ville, montre avec orgueil aux amateurs une splendide peinture en grisaille, exécutée sur une toile n° 10, par son jeune fils, bambin de huit ans et demie.

Cette pochade harmonieuse a été confectionnée avec une cuillère à soupe comme couteau à palette, des œufs à la neige et de la mélasse pour toute couleur !

Par un mélange de tons savamment combinés, le jeune artiste a pu confectionner un admirable tableau ; représentant, selon les uns, le passage de la Bérézina en 1812, et, selon les autres, les Hébreux dans le désert ; en effet, malgré l'absence absolue de M.-e, le lointain brumeux et le ciel gris font valoir avantageusement la manne céleste qui tombe en abondance sous la forme de blancs flocons d'une neige immaculée.

En renversant la peinture, le ciel en bas, l'œil tombe en extase devant un autre paysage, plein d'horizons infinis ; quelques rochers majestueux aux sombres excavations, surplombent une mer agitée, dont les flots tumultueux viennent se briser sur une grève des régions polaires.

Heureux père ! fortuné fils !

Les prodiges réalisés par la chimie ont parfois des inconvénients plus grands que leurs avantages.

Un épicier, chauve à rendre des points à une tête de veau préparée, avait acheté au poids de l'or une pommade contre la calvitie ; par malheur, sa jeune fille s'étant imprudemment frictionné le visage avec sa préparation, se trouve aujourd'hui propriétaire d'une barbe qui ferait honneur à un sapeur des mieux partagés.

La famille est dans la plus grande désolation, d'autant plus que la paume de la main droite ayant pratiqué la friction commence à se couvrir d'une multitude de poils.

Et, fatalité, le père devient de plus en plus chauve ! Etrange ! étrange !

L'analyse de la pommade vient d'être confiée au laboratoire municipal.

CHAMPAVERT.

PAROLES ET MUSIQUE

C'est aujourd'hui que finit aux Célestins, la saison d'opérette, et que va commencer, à ce que l'on dit, une saison qui aura surtout pour pièce de résistance, *Monsieur le Ministre*, une comédie de M. Jules Claretie à laquelle a

JACQUES. — Certainement c'eût été un tantinet plus fatigant ; mais, soit dit entre nous, et sans vous offenser aucunement, c'eût été aussi bigrement plus utile.

LE CURÉ. — Et alors que serait devenue la mission de tous ces gens qui renoncent aux joies du monde pour se consacrer à Dieu.

JACQUES. — Ah ! par ma foi, elle serait devenue ce qu'elle aurait pu ; ça n'aurait pas empêché le b'é de pousser, au contraire. Possible aussi que les paysans auraient eu plus tôt la terre à eux, le pays s'en serait mieux trouvé.

LE CURÉ. — Le peuple était heureux avant la Révolution. H bitué à travailler et à respecter les classes qui lui sont supérieures ; il vivait dans les saines croyances : c'était là le vrai bonheur.

JACQUES. — A votre avis. J'ai cependant entendu lire, l'autre jour, dans un journal, que, dans le bon temps dont vous parlez, le pauvre peuple des campagnes mangeait assez souvent de l'herbe au lieu de pain, ce qui ne devait pas l'engraisser beaucoup.

LE CURÉ. — Qu'importe, puisqu'il n'avait aucune idée d'une autre existence.

JACQUES. — Mais, mille noms d'un diable, il voyait cependant bien les seigneurs, les curés, etc., etc., qui se passaient par le bec d'excellents morceaux, arrosés d'un vin dont il n'aurait pas été fâché de goûter sa part.

GNAPRON.

collaboré M. Alexandre Dumas fils, et qui sera représenté demain vendredi, 1^{er} juin.

Jusqu'à présent, il n'est nullement question des représentations d'opéra qui ont été imposées à M. le directeur Dufour; il y a, parait-il, des difficultés insurmontables à ce que l'administration des théâtres municipaux remplisse cette partie des engagements qu'elle a contractés vis-à-vis de la ville. Il est donc probable que la caisse municipale recevra les douze mille francs qui doivent être payés en compensation de ces représentations.

Ce qui prouve jusqu'à la dernière évidence que l'argent doit être versé et que nous n'aurons pas d'opéra avant le mois de septembre au plus tôt et le premier octobre au plus tard, c'est que l'orchestre du Grand-Théâtre inaugure demain ses concerts au kiosque de la place Bellecour sous la direction de M. Luigini.

Faut-il regretter les vingt représentations d'opéra? Je ne pense pas. Elles ne sauraient être données avec le concours d'artistes qui viennent de fournir une carrière qui n'a pas duré moins de huit mois, pour la plupart, et qui n'apporteraient plus que des voix surmenées, et qui ont, certainement, besoin d'un repos qui leur rendra plus facile une campagne nouvelle.

On se tromperait et j'ai beaucoup de plaisir à le constater, si l'on croyait que le Grand-Théâtre n'a pas été une bonne et très productive chose pour la direction. Il faut le répéter parce que c'est vrai, n'ayant qu'une troupe l'honorable M. Dufour a pu exploiter les deux scènes: qu'il n'ait pas eu le Grand-Théâtre, il ne lui fallait pas moins quelques artistes pour jouer, de temps à autre le drame et la comédie aux Célestins. C'est à l'aide de ces quatre ou cinq artistes, dans tous les cas indispensables, que l'on a pu représenter *Les deux Orphelins*, *le Chevalier de Maison Rouge*, *La Belle Gabrielle*, etc., etc., car je compte pour peu, oh mais là, très peu de chose les comparses que les circonstances ont servi à ce point, qu'on leur a confié des rôles de quelques lignes toujours man débités.

Je m'imagine les ennuis de M. Gerber au milieu de ce monde de figurants; j'ai plaint M^{me} Antonelli qui mérite mieux. Quant à M. Dalbert, il est, de par la volonté directoriale, passé à l'état d'artiste à tout faire; il est même bien heureux pour lui et pour tout le monde que sa voix ne lui ait pas permis de chanter l'opérette, car, et j'en suis convaincu, on l'eût utilisé aux Célestins les jours de relâche au Grand-Théâtre.

Un vieux journaliste faisait remarquer, il y a une hui-

taine de jours, que M. Dufour a eu tous les atouts dans son jeu pendant la saison qui vient de s'écouler: 1^o Ses artistes d'opérette ont chanté sans discontinuer, et même quelques fois dans deux représentations en un jour; 2^o le théâtre Bellecour s'est constamment recueilli; 3^o le drame et la féerie ont donné ces résultats satisfaisants.... pour la caisse.

Et, à propos de caisse, je reviens sur ce fait, qu'il se peut que les noms en vedette sur papier blanc aient une certaine puissance attractive sur le public; mais il n'en est pas moins parfaitement exact que Mlle Cottin est infiniment préférable avec sa jeunesse, sa gaieté, sa voix fraîche et sa façon de chanter, à ce qui nous a été donné d'entendre et de voir: voix et minauderies surannées.

Si grand que soit le talent de M. Coquelin aîné, nous aurions été, disait-on, lors de ses représentations, l'applaudir dans autre chose que dans *Mlle de la Seiglière* et des racontaines, fort spirituellement dites, cela va de soi, mais qui ne me paraissent pas plus qu'à ceux qui s'en plaignent dignes d'un sociétaire de la Comédie-Française.

La représentation au bénéfice de M. Tauffenberger, le ténor d'opérette toujours très fêté, a été heureuse à tous les égards. Je ne juge pas utile d'entrer dans des détails, les artistes qui ont prêté leur concours au bénéficiaire, en dehors de ses camarades des Célestins, n'étant là que par pure obligeance; tous, d'ailleurs, pouvant justement prétendre aux félicitations que le public leur a très largement prodiguées sous l'agréable forme de chaleureux applaudissements.

A demain *Monsieur le Ministre*, et ensuite une pièce de la vieille, très vieille école: les *Quatre sergents de la Rochelle*. Pas de commentaires!

CLAUQUE-POSSE.

GOGNANDISES

Lui. — Dis donc, Nini, veux-tu que je t'offre une glace?
Elle. — Oui, seulement tu seras bien aimable de ne pas me l'offrir à la vanille.
Lui. — A quoi la veux-tu.
Elle. — Si ça ne te fais rien je l'aimerais mieux à l'armoire.

Le Sergent. — Eh bien! Duflanchard, comment qu'il se fait que vous vous permettez celle d'avoir celui de lire le journal avec des lunettes? et pour l'orsse qu'est-ce qu'ils mettront vos supérieurs?

Faudrait-il que subséquemment ils mettent des télescopes? Duflanchard. — Ma sergent, c'est que j'ai celle d'être miope.
Le Sergent. — Comment que vous êtes miope! pourquoi donc qu'alors vous disiez que vous étiez breton?
J'ai sensiblement l'envie que je vous mettrai bien deux jours de clou.

Extrait du programme d'un concert:

La tempête, romance, paroles et musique de M. P..., chantée par M. Q...

Nouvelles des Spectacles

Les Excursions Hamilton méritent tout-à-fait la réputation qu'elles se sont acquise.

Au programme déjà existant le Directeur vient d'augmenter sa splendide collection de cinq nouvelles toiles.

Concerts-Bellecour

Heureux gourmets de la grande et belle musique vous allez bientôt oublier une année entière de privation de grand opéra; la population lyonnaise va se porter en foule sous l'épais feuillage des marronniers de la place Bellecour, par ces belles et fraîches nuits d'été, féeriquement éclairée comme dans un songe des Mille et une Nuits.

C'est qu'il fera bien les choses notre remarquable orchestre du Grand-Théâtre, avec ses solistes de premier ordre et son vaillant et sympathique chef, A. Luigini.

Des flots d'harmonie nous seront prodigués depuis les plus splendides symphonies, les merveilles de grand opéra et d'opéra-comique, jusqu'aux nouveautés musicales des concerts Colonne et Padeloup.

Le prix des entrées ne varient pas, il est de 50 c. pour les dimanches, lundis, mercredis jeudis et samedis, et de 1 fr. pour les mardis et vendredis.

Les abonnements restent ainsi fixés:

Abonnement d'un demi-mois, 6 fr. pour une personne, 10 fr. pour deux personnes.

Abonnement d'un mois, 10 fr. pour une personne, 18 fr. pour deux personnes.

Abonnement de la saison (du 1^{er} juin au 31 août.), 25 fr. pour une personne, 45 fr. pour deux personnes.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

On peut s'abonner dès aujourd'hui à la librairie Méra, 15, rue de la République, et, à partir du 1^{er} juin, au contrôle des Concerts-Bellecour.

Le Gérant: P. PERRELLON.

Lyon. — Imp. PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

UN PUISSANT AGENT

Il n'y a qu'un remède qui guérisse rapidement toutes les maladies du foie, du sang, des intestins et de l'estomac, ce sont les Pilules Suisses, prenez-en et vous serez vite convaincu.

L'AISSANCE

OBTENUE SANS RISQUES NI SPÉCULATION

Il est mis à la disposition du public

6,000 BONS DE 500 FR. CHAQUE

Remboursables à 3 ans de date

Chaque BON rapporte CINQUANTE francs par an payables par trimestre

A chaque BON est attaché, à titre de garantie: Obligations d'égale valeur, soit des grandes Compagnies des Chemins de fer français ayant la garantie de l'Etat, soit du Crédit foncier de France, au gré de l'acheteur.

Ces titres de garantie sont remis à l'ACHETEUR MEME, qui en touche les coupons d'intérêt.

Donc, le capital engagé est garanti entre les mains même du prêteur par des titres de valeur indiscutable, et, de plus, rapporte dix pour cent par an, ce qui équivaut à dire que l'on a en portefeuille des Obligations de Chemins de fer ou du Crédit foncier de France, qui rapportent dix pour cent au lieu de trois!

Pour premiers renseignements, écrire à M. L. BER, 14, rue Fromentin, à Paris.

EN VENTE A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

LES

DERNIERS BILLETS de la LOTERIE

DE L'EXPOSITION DE BORDEAUX

500,000 BILLETS seulement

125,000 FR. DE LOTS EN ESPÈCES

1 lot de 50,000 fr.	2 lots de 5,000 fr.
1 lot de 25,000	10 lots de 1,000
1 lot de 10,000	20 lots de 500
	100 lots de 100 fr.

Plus un grand nombre de lots offerts par les exposants.

TIRAGE irrévocablement fixé au 3 JUIN

PRIX DU BILLET: 1 FR. 25

Envoi franco par la poste contre le prix du billet, plus 25 c. jusqu'à 3 billets; 30 c. de 3 à 10; 40 c. de 10 à 15; 60 c. de 15 à 20.
Remise importante sur la vente en gros

TRAMWAYS DE LYON

AFFICHAGE

Dans les Voitures, Bureaux de la Compagnie

S'ADRESSER, POUR TRAITER

à l'Agence de Publicité V. FOURNIER, rue Confort, 14 LYON

EN VENTE

A l'Agence FOURNIER

LYON, 14, RUE CONFORT, 14, LYON

ET A SES SUCCURSALES

Saint-Etienne, 6, rue Sainte-Catherine
Grenoble, passage Teyssière

BILLETS DE LOTERIE

DE LA SOCIÉTÉ DE TIR DE LA TOUR-DU-PIN

Cette Loterie est très avantageuse, car elle ne comprend que

100,000 BILLETS seulement

Gros Lot: 20,000 Fr.

Et 600 autres Lots gagnants, montant à 20,000 fr.

TIRAGE OFFICIEL 1^{er} JUILLET

Prix du Billet: 4 fr.

NOTA. — Envoi franco par la poste, contre le prix du billet, plus 15 cent. jusqu'à 3 billets; 30 cent. de trois à dix; 40 cent. de dix à quinze; 60 cent. de quinze à vingt. — Gros et détail.

Remise importante sur la vente en gros



CIDRE nous envoyons franco et absolument gratis la méthode détaillée pour fabriquer soi-même sans ustensile particulier les cidres, bières, vins de raisins secs de 6 à 15 centimes le litre — Liqueurs, Cognac, Rhum, Kirsch, etc., 50 0/0 économique. Ecrire à C. BRIATTE fils et Cie, négociants à PRÉMONT, près Bohain (Aisne). Ajouter 15 centimes pour envoi franco.

UNE HEUREUSE DÉCOUVERTE

Un pharmacien de Vaucouleurs, M. MARECHAL, vient de découvrir un merveilleux remède, le *Spasalgique* qui enlève instantanément les névralgies, les migraines, les maux de dents et les maux de tête.

Le *Spasalgique-Maréchal* dont le prix est de 2 fr., se trouve dans toutes les bonnes pharmacies.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

M^{me} V^{ve} YVERNAT

Rue du Viel-Remversé, 3, Lyon

Angle de la rue du Doyenné, quartier St-Georges.

Vaccin et tient des Pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion
Connait l'Allemand. — Place les enfants.

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital: 1,100,000 fr.

LYON

Les produits en Lait, Beurres et Fromages de la Société sont vendus purs et sans mélange chez tous ses Dépositaires

LAIT PREMIÈRE QUALITÉ, EN VASES CLOS ET SCELLÉS. — EXIGER LA MARQUE

Pour les commandes et demandes de dépôt: rue de l'Hôtel-de-Ville, 60.

LAITERIES DU RHONE

SIEGE SOCIAL

Rue de la Villott

LYON